



« La finance a perdu sa vocation première : être au service de l'entreprise »

PIONNIER DE L'INVESTISSEMENT DURABLE, PROBLÉMATIQUE À LAQUELLE IL EST PARTICULIÈREMENT SENSIBLE, GUILLAUME TAYLOR ŒUVRE ACTIVEMENT, DEPUIS MAINTENANT PLUS DE QUINZE ANS, À SOUTENIR LES START-UP DONT LE CŒUR D'ACTIVITÉ EST AXÉ AUTOUR DES THÉMATIQUES EN LIEN AVEC LE DÉVELOPPEMENT DURABLE.

INVITÉ - GUILLAUME TAYLOR

Vos valeurs, au premier rang desquelles une certaine sensibilité aux enjeux sociaux et environnementaux, entrent en résonance avec les causes que vous soutenez. Pouvez-vous revenir sur ce cheminement vers l'engagement en faveur de la finance responsable ?

La réponse est assez simple. Il ne s'agissait ni d'une question de moralité, ni de justice ou d'éthique. J'ai embrassé la voie de la finance responsable car c'est une valeur que je portais au fond de moi, sans l'avoir cultivée au préalable. Je n'ai jamais été un bon étudiant, je ne lis pas beaucoup et je ne regarde pas de documentaires, non plus, à ce sujet. Mais cette notion de durabilité, au-delà de sa visée théorique, m'est venue tout naturellement. J'insiste sur le fait que c'est quelque chose que j'ai toujours porté en moi. Dès lors, je m'y suis accroché et j'ai tracé ma voie. Ce n'est pas quelque chose que j'ai appris au fur et à mesure. Je dirais, pour synthétiser ma pensée, qu'il vaut mieux être pour faire, plutôt que faire pour être. Il faut ainsi être un homme bien pour faire le bien. Notre conscience nous

permet de voir les choses sous le prisme de l'absolu. Cet absolu est, à mes yeux, essentiel, car il a vocation à déterminer si une action, un geste, un comportement est juste ou pas, et n'est pas relatif.

Ainsi, fait-on de la finance responsable parce que le régulateur, aujourd'hui, le requiert et pour se faire « bien voir » à ses yeux ? Ou bien le fait-on car le client le demande et nous œuvrons ainsi à demeurer un bon citoyen professionnel ? Cette intentionnalité va conditionner notre comportement. Quand tout va bien dans le meilleur des mondes, il n'y a pas de différences de comportement dans l'intentionnalité. En revanche, quand les problèmes surgissent, quand la crainte de ne pas satisfaire le

EN FINANCE, ON TRAVAILLE BEAUCOUP SUR L'INTELLECT ET LE CONDITIONNEMENT, MAIS PEUT-ÊTRE PAS ASSEZ SUR L'INSTINCT.

régulateur et ses clients commence à poindre, c'est au cœur de cette situation critique que l'intentionnalité va faire toute la différence et permettre d'être résilient à long terme. Mais pour ce faire, il vaut mieux garder le cap et suivre le chemin que l'on s'est tracé car nous savons où nous devons nous rendre. Tout en résistant aux embûches disséminées tout le long du trajet, en gardant la tête froide. Ces vertus sont essentielles pour être en mesure de changer le système en amont.

Comment réussir à y parvenir de votre point de vue ?

Le problème, aujourd'hui, est que nous voulons changer le système en aval, modifier le processus, la logistique, le produit, le service... afin qu'ils soient davantage compatibles avec les enjeux sociétaux et environnementaux tout en conservant, en amont, le même cadre de référence. Tout entrepreneur veut mettre sur le marché un produit ou un service qui répondent au bien commun. L'entreprise est la substance, la finance est le moyen. On fonctionne à l'envers aujourd'hui, dans la mesure où la finance devient la substance et l'entreprise le moyen pour la finance de dégager un rendement. Cette inversion est responsable, à mon sens, de la non-durabilité de nos systèmes. La finance a perdu sa vocation première : être au service de l'entreprise. Et elle est devenue, de fait, un système à part entière. Au même titre que l'éducation était, initialement, favorable au développement cognitif, mais elle est aujourd'hui guidée par les notes et la performance. Il faut avoir de bonnes notes pour obtenir son diplôme. Obtenir un bon poste pour bien gagner sa vie. Des normes comptables façonnent le comportement des entreprises en Bourse et peuvent créer des variations impressionnantes de l'action quand cette comptabilité est abstraite. Or si la finance se départ de son aspect humain, alors nous serons à jamais déconnectés du monde réel.

**L'ENTREPRISE EST LA SUBSTANCE,
LA FINANCE EST LE MOYEN.
ON FONCTIONNE À L'ENVERS AUJOURD'HUI,
DANS LA MESURE OÙ LA FINANCE DEVIENT
LA SUBSTANCE ET L'ENTREPRISE
LE MOYEN POUR LA FINANCE DE DÉGAGER
UN RENDEMENT.
CETTE INVERSION EST RESPONSABLE,
À MON SENS, DE LA NON-DURABILITÉ
DE NOS SYSTÈMES.**

Ces valeurs ont-elles tenu une place prépondérante dans vos choix de vie et d'opportunités à titre professionnel ?

J'ai eu la chance récemment de pouvoir commencer à investir dans des sociétés à titre personnel. Ce qui, pour reprendre la thématique précédente, m'a permis d'être davantage en ligne avec cette intentionnalité. Lorsqu'on commence à investir de l'argent pour les autres, on veut soi-même parvenir à gagner de l'argent. Mais en suivant ce chemin, il est beaucoup plus difficile d'investir l'argent des autres tout en restant en adéquation avec ses valeurs. Dès lors, cet alignement entre les valeurs de l'entreprise, par définition génératrice de profits, et les valeurs des individus évoluant dans cette société, s'avère quelque peu compliqué. Me concernant, j'ai énormément fait pour acquérir une liberté totale qui me permet de travailler sur cet alignement. Cela me permet de mieux appréhender mes réactions par rapport à un événement. En finance, on travaille beaucoup sur l'intellect et le conditionnement, mais peut-être pas assez sur l'instinct. Ce mode de fonctionnement me permet néanmoins d'être en totale symbiose avec les entreprises dans lesquelles j'ai investi. Mais certaines résistances et autres contraintes ont la vie dure. C'est pour cela qu'il faut changer l'ensemble du système en amont, et en aval. Même pour une petite entreprise comme Quadia, ce n'est pas chose aisée. Mais si j'y parviens, je pourrai peut-être aider des grandes entreprises à suivre ce même chemin.



À titre personnel, quel fut votre premier investissement résolument « impactant » du point de vue de votre philosophie ? L'alignement que vous appelez de vos vœux était-il à la hauteur de vos attentes ?

Partant de ce constat qu'il faut changer le paradigme du système simultanément en amont et en aval, mon premier investissement personnel réellement impactant a été dans une start-up issue du secteur de la nouvelle économie sanitaire. ASE (Advancing the Sanitation Economy), société de capitaux bâloise qui œuvre en Inde, est le résultat de plus de 5 années de travail dirigées par Cheryl Hicks en sa qualité de CEO du Toilet Board Coalition (TBC). TBC est l'un des plus grands "lobbyistes" au monde en rapport avec les enjeux sanitaires des toilettes.

TBC a également été créé par Unilever et Firmenich afin de rendre rentable un manquement sanitaire flagrant en Inde. L'absence de toilette crée des problèmes colossaux en termes d'hygiène, de dignité féminine, de santé et d'environnement. En valorisant en amont une ressource abondante, en l'occurrence la matière fécale, tout un système sanitaire devient une source d'énergie locale, de fertilisant agricole, de data médical et de purification d'eau. Au lieu de dépenser des centaines de millions à enfouir cette matière (comme est le cas dans les pays riches), on l'utilise dans tout son cycle organique. On évite également une lourde infrastructure onéreuse et dommageable vis à vis l'environnement, afin de créer de la valeur locale. Et donc, une toilette devient une source de revenu. Où comment un système créé dans un pays émergent devra un jour importé en Europe : en effet nos systèmes sanitaires occidentaux n'ont plus de sens. Un magnifique documentaire sur ce sujet, «La Grande Bataille des Toilettes», vient d'être diffusé sur France 5. Cheryl et moi y apparaissions d'ailleurs.

Vous conviendrez qu'il est plus aisé de procéder de la sorte pour une jeune pousse que pour une entreprise déjà établie. Est-ce plus difficile, dans ce cas de figure, de rompre avec de « mauvaises pratiques » ?

Assurément. Dans la situation d'une entreprise solidement arrimée à son industrie, il est extrêmement difficile de modifier le cours du processus et ainsi, de

rompre avec les mauvaises habitudes. J'y ai moi-même été confronté au sein de Quadia qui est une micro-entreprise que j'ai fondée il y a 12 ans et qui porte, dans son ADN, le reflet de ma personne et par extension des mauvaises pratiques qui ont été les miennes à mes débuts. À mesure que l'entreprise a grandi, elle a malheureusement conservé ses usages initiaux et même armé de toute la volonté du monde, je constate qu'il est particulièrement compliqué de s'affranchir de cela. Je n'y avais pas pensé au moment de fonder la société. Alors je comprends d'autant plus, dans ce contexte, les multinationales. Il est facile de les critiquer, de leur taper dessus, mais elles sont le fruit d'un système qu'il est très difficile de faire évoluer.

Ainsi, je trouve que nous devrions tous faire preuve de davantage de tolérance et de mansuétude à l'égard des multinationales qui se retrouvent souvent tiraillées entre les investisseurs, les consommateurs, voire même les pouvoirs publics qui essaient, parfois, de peser sur la politique de l'entreprise. Ce n'est pas que je ne croie pas à la globalisation, mais je crois davantage au fait que la taille de l'entreprise est néfaste à la durabilité, parce qu'on ne peut pas changer les systèmes établis de longue date. Les micro-entreprises ont, par conséquent, un rôle prépondérant à jouer dans la mesure où elles partent d'une page blanche et sont donc en capacité de démarrer leur histoire avec de bonnes habitudes, d'avoir beaucoup d'agilité, ce que les grandes entreprises ne sont plus en mesure de faire et d'avoir. Elles sont essentielles dans ce chemin vers la durabilité car elles ont la connaissance du terrain. Mais elles doivent être accompagnées, sur ce chemin, par les investisseurs, les consommateurs et les pouvoirs, car elles ne pourront pas tout faire toutes seules. ■

